

## Dans ta maison éclairée (1)

( Extraits )

Milòs

Le jeune garçon descendait la rue étroite en zigzagant pour éviter les passants. Il pouvait avoir huit, dix ans. Avec ses baskets trop grandes, il traînait un peu les pieds. Son anorak était déchiré au coude. Son pantalon avait perdu forme et couleur. Une mèche de cheveux noirs cachait son front.

La rue était pleine de monde. C'était une rue animée dans la journée à cause de ses nombreux magasins de Confection (« Vente en gros et demi-gros seulement »). Dans les vitrines, des rangées de robes à la mode étaient suspendues à des cintres, serrées sur des portables disposés un peu dans tous les sens : pas de recherche esthétique dans la présentation, mais un effort pour disposer le plus possible de marchandises dans l'espace disponible.

Le garçon avançait, mains dans les poches et regard absent.

Entre les commerces de Confection en gros, il y avait tout un choix de petits restaurants exotiques : spécialités orientales, tajines marocains, couscous, pizzas, cuisine africaine, et même, pourquoi pas, crêpes en tous genres...Des senteurs venues de tous les continents racolaient les passants. Il y avait aussi de petits cafés profonds, pleins de bruits de voix, de musiques ringardes et de fumée de tabac.

L'enfant ne voyait pas les vitrines, n'entendait pas les musiques.

C'était maintenant le début de la soirée. Pour les marchands de Confection la journée de travail était finie. Les portes des magasins étaient fermées à clé. La rue était livrée aux promeneurs, gens du quartier ou touristes.

Les gens du quartier étaient nombreux à venir prendre l'air en famille, se rencontrant et s'interpellant bruyamment. On les reconnaissait, pour la plupart, à leur peau noire, leurs longues et larges tuniques bigarrées, et, pour les femmes, aux foulards multicolores savamment noués sur des cheveux crépus. Dans ce coin de la vieille ville, en effet, s'étaient peu à peu regroupées de nombreuses familles d'immigrés africains. Dans des immeubles anciens, d'humbles logements, hauts de plafond mais étroits de surface, abritaient pour pas trop cher une population misérable.

Mais ce soir-là il faisait beau. C'était le moment de la promenade, et le début du printemps. L'heure était à la bonne humeur.

Aux Noirs, venus en voisins, se mêlaient les touristes, venus de loin. Ceux-ci, vêtus à l'européenne, avaient souvent des visages de Japonais, de sorte qu'on ne savait plus bien qui venait visiter qui...Mais les touristes étaient moins exubérants, plus sages, appliqués à lire dans leurs guides des commentaires savants. Ils avaient souvent le nez en l'air : ils admiraient les façades des anciennes maisons de canuts, avec leurs longues fenêtres, sans volets à l'extérieur, plates, lisses, magnifiques. La municipalité avait récemment fait repeindre ces immeubles (du moins leur extérieur), de sorte que le soleil couchant, en se faufilant par les rues adjacentes, jetait sur leurs murs ocres une lumière méditerranéenne.

Le gamin n'était pas indifférent à toute cette beauté : il en avait souvent été touché, sans savoir se le dire. Mais ce soir-là il n'y prêtait pas attention.

Il s'appelait Milòs.

C'est dans sa tête qu'il regardait, Milòs.

En avançant à droite, à gauche, pour éviter la foule, c'est à travers les grandes fougères de son pays qu'il croyait marcher, comme quand il fuyait avec sa mère et sa grande sœur. Les hauts immeubles jaunes, c'étaient les falaises qui surplombaient la route encombrée par la foule des réfugiés. En haut des falaises il y avait les tireurs embusqués.

Il pressa le pas, il se mit presque à courir.

Mais non, il n'avait plus besoin de courir : il était loin de la guerre. Il ne risquait plus rien. Il ralentit son pas.

Il arriva en bas de la rue et déboucha sur la Place des Terreaux. La nuit tombait. Il s'assit sur les marches de l'escalier de l'Hôtel de Ville afin de savourer longuement le spectacle.

Il aimait cette Place. Il s'y sentait bien. Il était apaisé par ses proportions harmonieuses. L'eau qui jaillissait, faiblement d'abord, puis de plus en plus haut, en de multiples points, semblait naître de la lumière. Toutes ces sources fraîches, bien rangées, bien rythmées, calmaient ses angoisses. Il venait souvent chercher la paix dans ce recommencement perpétuel.

A sa gauche, tout le côté de la place, avec au milieu le Palais Saint-Pierre, faisait comme un rempart contre l'inconnu. C'était la limite de son territoire, la frontière de son quartier, un mur solide et cependant ouvert, puisqu'en haut des escaliers de l'ancien couvent Milòs avait entrevu la verdure d'un jardin.

A sa droite, les terrasses des Brasseries occupaient tout l'espace d'une ancienne rue : la voie avait été interdite à la circulation et sa chaussée, maintenant bien pavée, était entièrement recouverte de tables et de chaises de bistrot. A cette heure de la nuit tombante, sur chaque table brillait une petite lampe. Quelques clients circulaient dans les rangées pour choisir une place.

Le regard de Milòs se figea.

Toutes ces petites lumières, c'étaient les bougies que les gens allumaient, le soir, dans les cimetières de son pays. Là-bas, les cimetières, c'étaient des prairies. L'herbe tendre recouvrait les tombes. Des arbres prenaient racine parmi les morts. Le soir, les femmes venaient allumer des bougies

devant les croix. Elles disaient une prière silencieuse puis se signaient et repartaient, courbées.

Milòs habitait maintenant, avec sa mère et sa sœur, une des maisons de canuts, en haut de la rue. La façade avait belle allure, mais l'intérieur n'avait pas été retouché depuis bien des années. Dans la cuisine, un tuyau de plomb, inutile puisqu'il avait été coupé peu avant d'arriver au plafond, avait encore son robinet. A côté du robinet était clouée une petite plaque blanche où l'enfant avait su déchiffrer : « La non-fermeture de ce robinet dès après usage peut entraîner DANGER DE MORT »

Quand il était petit, Milòs était allé au cimetière avec sa mère. Ses grands-parents étaient enterrés là. La mort, c'était tranquille. Ce n'était pas grave, de dormir dans une prairie, au milieu des arbres.

Mais son père, et son frère aîné, on n'avait pas pu les enterrer dans la prairie. On ne les avait pas retrouvés. La bombe avait éclaté, la maison avait brûlé. Puis des soldats étaient arrivés, et ils avaient emmené tous les gens encore vivants. Son père et son frère ne se trouvaient pas parmi ces prisonniers. Il avait bien vu qu'ils n'y étaient pas, depuis sa cachette. Son père et son frère se trouvaient dans la maison quand elle avait explosé. Il le savait bien. On ne les avait pas retrouvés.

« La non-fermeture de ce robinet peut entraîner... »

Maintenant il était assis sur les marches de l'Hôtel de Ville, dans une grande cité d'un pays sans guerre.

Un garçon à peu près de son âge vint se planter à côté de lui.

Il avait la peau noire, les cheveux crépus. Quand il riait, (il riait souvent), deux rangées de dents très blanches luisaient dans la pénombre.

-« Tu veux un chewing-gum ? » proposa le garçon noir.

Milòs fit « oui » de la tête, prit le chewing-gum, déchira le papier qu'il jeta au loin, et mit la friandise dans sa bouche.

-« Moi, c'est Mathias », dit le nouveau venu. « Et toi ? »

Mathias s'assit, et éclata de rire sans raison apparente. Il montra à Milòs sa provision de chewing-gum, puis tous les trésors contenus dans ses poches : un caillou bien rond, une ficelle, un bouchon, un vieil anneau de clé...

Milòs regardait mais ne disait rien.

-« Tu viens, on va faire un tour », fit Mathias en se mettant debout.

Milòs se leva et suivit Mathias.

Ils remontèrent un peu la rue aux boutiques puis obliquèrent à gauche.

Ils se trouvèrent dans une sorte d'impasse, toujours entourée de hauts immeubles mais moins fréquentée.

Mathias, bavard, expliquait sa vie, ajoutait des plaisanteries sur les filles, décrivait les blagues qu'il avait faites ou qu'il allait faire...Intarissable, il continuait à parler sans s'inquiéter du silence de son compagnon.

Mathias venait d'un pays d'Afrique. Lui aussi avait connu la guerre, les morts, la fuite. Mais, plus chanceux que Milòs, il était arrivé en France avec son père, sa mère et tous ses frères et sœurs. Et puis il était d'un tempérament optimiste. Il avait traversé sans trop de dommages cette période difficile. Et il était content d'avoir trouvé un copain à l'oreille attentive, à qui il pouvait confier toutes ses petites vantardises d'enfant.

Milòs écoutait, écoutait avec passion...Depuis qu'il avait vu brûler sa maison, avec son père et son frère dedans, depuis la route sous le feu des mitraillettes, la boue des camps, la touffeur du bateau, depuis, personne, jamais, ne lui avait autant parlé, ni aussi joyeusement.

Il faut dire que parler avec Milòs était difficile.

« La non-fermeture de ce robinet... »

Quand les soldats étaient venus dans son village, et avaient raflé tous les survivants, Milòs s'était caché derrière un vieux tombereau tout cassé que son père avait depuis longtemps abandonné contre la grange. Sa mère et sa sœur étaient parties aux champs depuis le matin. Lui, il s'était recroquevillé derrière ces vieilles planches, se faisant aussi petit que possible pour ne pas être vu. Il avait peur, il avait envie de crier, de hurler, d'appeler à son secours son père, sa mère...Mais il était resté muet, le cœur battant très fort, la tête folle...Aucun son n'avait pu sortir de sa gorge serrée.

Le lendemain, une voisine rescapée lui avait adressé des compliments immérités : « Tu as été très courageux ! Si tu ne t'étais pas retenu de crier, les soldats t'auraient vu et t'auraient emmené ! »

Depuis, Milòs n'avait plus jamais parlé.

« La non-fermeture de ma bouche peut entraîner... »

Maintenant, en France, il allait à l'école. Il avait appris à comprendre le sens des mots français. Il écoutait les conversations des autres enfants, il suivait attentivement les leçons du maître, sauf quand son imagination le transportait là-bas, auprès de son père. Il savait même lire le Français, et l'écrire. Il faisait les devoirs presque comme les autres. Il empruntait des livres à la bibliothèque de l'école, et s'enthousiasmait à leur lecture hésitante. Mais il ne parlait pas. Les autres enfants lui adressaient parfois quelques mots, mais la conversation s'arrêtait vite puisqu'il ne répondait pas. On l'appelait « la carpe ».

Mathias ne savait rien de tout cela. Mathias parlait, pour son plaisir, et parce que Milòs l'écoutait. Milos entendait avec bonheur toutes ces confidences, ces histoires drôles, ces bons mots, ces fous-rires. Il goûtait avec un plaisir intense la joie de vivre de son nouvel ami. Il lui arriva même de rire avec lui.

L'impasse dans laquelle ils avançaient montait un peu. Elle était bien éclairée. L'extrémité en était fermée par un immeuble. On montait une dizaine de marches puis on arrivait sur une plate-forme, d'où partaient à droite et à gauche deux nouvelles volées d'escaliers.

Quelques personnes déambulaient sur la chaussée ou les trottoirs. Les deux garçons virent un attroupement sur la petite terrasse qui séparait les escaliers. Ils s'approchèrent en courant et se mêlèrent au groupe, composé surtout d'enfants.

C'était pendant la Fête du Conte.

Une sorte de Troubadour livrait aux passants des histoires fabuleuses. L'homme était grand, mince, légèrement voûté à force de se pencher en avant à la rencontre de ses auditeurs. Il était entièrement vêtu de noir. Sa chevelure et sa barbe blanches montraient aux enfants que c'était un homme d'expérience, un homme qui connaissait la vie, qui savait des choses...Un grand-père, en somme, et qui inspirait confiance.

Le narrateur s'exprimait d'une voix puissante, qu'il modulait en fonction du déroulement du récit.

Les deux gamins écoutaient, fascinés.

Dans ces histoires il était question de forêts, de hautes fougères, de champs et de montagnes, de chiens, de moutons, d'ânes et de bergers, de loups et de mères-grands :de tout ce que Milòs avait connu quand il était petit ! Il avait à ses côtés un ami, un vrai, qui ne lui demandait rien

et qui lui donnait son goût du bonheur. Et de plus ce monsieur, là, en face de lui, ce grand-père connaissait sûrement son pays puisqu'il en parlait si bien ! Il y avait donc, même dans cette ville immense, des gens qui savaient comment c'était, chez lui ! Et puis il y avait des histoires qui commençaient mal et qui finissaient bien !

Milòs était bouleversé d'émotion et d'allégresse.

Le conteur laissait parfois s'écouler quelques secondes de silence, afin de mieux capter l'attention des enfants. Une délicieuse inquiétude s'emparait d'eux, jusqu'à ce que la bonne voix rassurante reprenne le cours de l'histoire.

D'autres fois il posait une question . « Il faisait comment, le loup ? » Un chœur joyeux répondait : « Hou...Hou... »

Milòs dansait d'un pied sur l'autre, se hissait pour mieux entendre. Il était heureux.

« Alors, que croyez-vous qu'il a fait, le loup ? »

« Il s'est sauvé ! » cria Milòs en sautant de joie.

Puis il s'aperçut qu'il avait parlé.

Mathias ne s'étonna pas que Milòs ait parlé.

Ils écoutèrent tous les autres contes, jusqu'à la fin. Puis ils reprirent le chemin de leurs maisons. Quelque chose s'était dénoué dans la poitrine de Milòs. Il ne dit pas beaucoup de mots sur le chemin du retour, mais sut tout de même dire « oui » quand Mathias lui donna rendez-vous pour le lendemain après la classe.

Et le lendemain, à l'école, quand le maître posa une question, Milòs leva la main et répondit.

## Un miroir biseauté

J'habite au deuxième étage d'un immeuble confortable, à l'angle de la rue Choiseul et de la rue du Caire, dans le quartier des Facultés. Les fenêtres des chambres ouvrent sur la rue du Caire. Le grand salon reçoit la lumière du jour par trois bow-windows, une sur chacune des deux rues, la troisième dans l'angle. Je ne veux pas de rideaux aux fenêtres. Je ne veux pas vivre dans l'opacité d'un huis-clos. J'aime recevoir chez moi la transparence du ciel au petit matin, le grand soleil de midi, les lueurs rougeoyantes du crépuscule derrière la colline ou bien, comme aujourd'hui, la lumière rendue vivante par le flux et le reflux des nuages. J'aime, à la belle saison, voir pousser les bégonias et les géraniums que je cultive avec soin dans des jardinières, petits morceaux de nature colorée, bien à moi. Mon plaisir est aussi d'observer, comme du haut d'un promontoire, la vague silencieuse des passants et d'imaginer la vie secrète que chacun dissimule à mon regard. Ainsi, en ce moment, je vois une étudiante ou du moins une jeune fille qui a l'air d'être une étudiante parce qu'elle porte une serviette. Elle marche d'un pas pressé, elle est en retard : quelles amours l'ont retenue ? Puis une autre étudiante. Une maman tient la main d'un enfant en tricycle. Ils doivent contourner un petit massif d'arbustes protégé par une murette. Le vent fait bouger ces plantations chétives.

Que sais-je de cette foule de citadins muets ? Ils ne me livrent qu'une silhouette fugace, le pli d'un vêtement, la couleur d'une chevelure, un mouvement en avant, sans parole, sans nom, sans visage.

Que savent-ils de moi ?

Je suis fière de mon appartement, signe de ma réussite professionnelle. J'ai beaucoup travaillé pour parvenir à un niveau de vie satisfaisant: j'ai pris la suite de mon père à la direction de la petite fabrique de Tissage qu'il avait créée. J'en ai augmenté l'importance. Des velours doux au toucher, des soieries légères et souples sortent de notre usine, pour mon plus grand bonheur car j'aime ce métier. Petite fille, déjà, quand mon père me permettait de le suivre dans l'atelier, je contemplais avec ravissement toutes les couleurs, j'aimais effleurer délicatement les matières variées, respirer les odeurs mêlées des machines, de la laine, de la soie, du coton...Maintenant, malgré la concurrence asiatique nous fabriquons encore de très belles étoffes. Je sais gérer les affaires et les hommes.

Mes revenus m'ont permis d'aménager mon logis de la façon la plus agréable : meubles de style, tapis épais...Récemment j'ai fait ré-agencer la salle de bains. A cette occasion je me suis offert la grande psyché biseauté dont je rêvais depuis longtemps. J'ai plaisir à me trouver belle avant d'entamer ma journée de travail.

Sans ralentir mes préparatifs du matin je jette souvent de brefs regards dans la rue. C'est un tableau vivant mais généralement calme qui s'offre à moi. Mon quartier est plutôt tranquille.

La maman et le bambin en tricycle traversent dans le passage réservé. Une camionnette blanche s'est arrêtée pour les laisser passer. Le chauffeur, profitant de cette pause, se penche à la portière pour

demander son chemin à la jeune femme. Elle fait de grands gestes vers la gauche. Le flot des voitures s'est immobilisé derrière la camionnette. Un bus bondé a rejoint son arrêt. Il vient d'un lointain faubourg. Trois ou quatre personnes en descendent.

Dans l'angle opposé du carrefour, en face de moi, trône un gros bâtiment assez laid, récemment repeint en blanc. Le toit de tuiles rouges a une curieuse forme ogivale. Cet ancien immeuble de bureaux a été reconverti en bibliothèque universitaire. Je n'en vois pas l'entrée principale, située sur l'autre façade. Je ne vois qu'une porte de service, enfoncée dans le mur épais. Sur cette porte une vieille affiche jaune, un peu déchirée, collée de travers, annonce: « Soldes. » Soldes de quoi ? Ce matin, il me semble qu'un tas de chiffons ayant une forme humaine est allongé sur le seuil: un SDF, sans doute ?

Un jeune homme en rollers passe devant à vive allure puis se retourne avec souplesse pour regarder un enfant en trottinette.

Je n'ai pas d'enfant, ni de mari : je n'ai jamais été assez disponible pour consacrer du temps à une famille. Je vis seule et mes relations de travail me suffisent. Je pense être aimée de mes employés car je les traite bien. De ma fenêtre de la rue Choiseul, je vois encore un petit bâtiment ancien qui abritait autrefois une Ferronnerie. Je l'ai connu plein de vie et de bruit mais il est fermé depuis longtemps. On peut encore lire, sur le mur ocre sale, l'enseigne peinte en marron : « Maison Berger. » Un lourd portail métallique à deux battants est mal fermé par une chaîne et un gros cadenas. La chaîne est trop longue : les deux battants frappent l'un contre l'autre les jours de grand vent. A côté, une fenêtre en verre dépoli est protégée par des barreaux. Il n'y a pourtant rien à voler : l'intérieur du local est vide. Des tags barbouillent les murs. Le « Permis de démolir » est affiché.

Une dernière vérification dans mon miroir : je suis prête à partir au bureau. Je descends me mêler à la rue afin de rejoindre ma voiture.

Au moment où je passe devant l'issue de service de la bibliothèque, le tas de chiffons soldé s'ébroue et se met debout devant moi, me barrant le chemin. Pour un peu nous nous serions bousculés.

-Bonjour, dis-je dans un réflexe.

-Bonjour !

Surprise : ce n'est pas « un » SDF, mais une très jeune fille, une grande adolescente blonde et sale. Habituellement je détourne ma vue des mendiants. Mais là, c'est un ange déchu qui a soudain surgi devant moi, imprévisible autant qu'inévitable, et qui s'impose à moi. Qui ne me demande rien Cette fille me regarde sans me voir. Elle est là, sur mon chemin, c'est tout. Sa chevelure emmêlée, piquée de brins de paille, son pull-over taché de gras, son pantalon souillé sont là. Sa forte odeur d'urine et de misère est là, et agresse mes narines. J'ai envie de fuir mais je ne peux pas.

-Tu as dormi là ?

-Oui.

-Tu me permets de te tutoyer, n'est-ce pas ?

-Si vous voulez !

Elle n'est ni contente ni mécontente d'être questionnée : plutôt indifférente...Sa personne me bouleverse mais ma personne ne l'intéresse pas. Son aspect ne laisse aucun doute sur sa condition.

-Tu vis dans la rue ?

-Oui.

-Mais pourquoi ?

-...

-Quel âge as-tu ?

-Vingt ans. Je suis majeure ! J'ai le droit !

Elle a haussé le ton. Elle est sur la défensive. C'est donc qu'elle ne dit pas la vérité et qu'elle a choisi volontairement cette existence. Elle me semble bien plus jeune qu'elle ne dit. Je voudrais en savoir plus.

-Tu as mangé, ce matin ?

-Non.

-Tu as faim ?

-Non !

Ce deuxième « non » me gêne : non seulement elle n'est pas touchée par ma sollicitude, mais elle ne me fait même pas la politesse d'avoir faim ! J'hésite un instant. J'irais bien lui acheter un croissant, malgré tout. Mais, si malpropre et apparemment sans désir, mérite-t-elle qu'on se dérange pour elle ? J'opine à croire que, si les pauvres sont pauvres, c'est qu'ils le veulent bien. Mon programme du jour m'évite de chercher plus longtemps une réponse: je dois recevoir à neuf heures les Représentants du Personnel. Je ne peux pas me permettre d'arriver en retard.

-Alors, au revoir !

-Au revoir !

En montant dans ma voiture, je suis troublée. En découvrant cette adolescente près de chez moi j'ai eu comme une hallucination. Sa ressemblance avec moi m'a frappée: j'ai comme elle le teint clair, les yeux bleus et les cheveux dorés, la même taille et la même corpulence, sauf que mes cheveux sont enroulés en chignon impeccable, que je porte un tailleur neuf, et que j'utilise chaque jour un parfum de bonne marque. Mais un souvenir douloureux, souvent refoulé, me tourmente à nouveau: je me dis que cette petite pourrait être l'enfant que je n'ai pas eu, que j'aurais dû avoir, que j'ai refusé de garder il y a seize ans. C'est pourquoi je me sens proche d'elle et prête à affronter ses caprices. Je souhaiterais l'emmener d'autorité dans ma belle salle de bains, la frotter vigoureusement sous la douche, lui donner des vêtements propres, la prendre enfin dans mes bras. Pourtant, il y a une heure je ne la connaissais pas.

Ce n'est pas seulement la conformité physique qui m'atteint. Quelque chose d'autre m'émeut et me déconcerte. Ce visage beau mais sans expression, cette impassibilité affichée dans une situation que, moi, je trouve dramatique, je ne les comprends pas et je ne les supporte pas. Pourquoi ai-je reçu, moi, la chance de réussir ma vie, alors que mon double, ma presque fille, est devenu ce déchet affreux ? Je voudrais lui faire du bien, réparer l'injustice.

Mais pour l'heure j'ai d'autres affaires à régler. Alors je repousse mes scrupules. Je ne veux pas me laisser attendrir: non, je n'ai rien de commun avec cette vagabonde, et je n'en suis pas responsable. Qu'elle aille au diable !

La rencontre avec les Délégués, à l'usine, est plus difficile que prévu. La nuit commence à tomber quand, préoccupée, je rentre chez moi. Les réverbères doubles de la rue Choiseul s'allument: une lampe éclaire le trottoir, l'autre, la chaussée. Devant moi marche une jeune personne

noire, très frisée, portant de grosses boucles d'oreilles blanches qui brillent sous les lumières. Elle interpelle joyeusement un garçon noir qui passe en face. Ils se connaissent. Eux, ils sont complices dans la bonne humeur.

Je voulais oublier la petite marginale mais en arrivant devant la « Maison Berger » je la retrouve soudain: elle sort du bâtiment vide, en se frayant difficilement un passage entre les deux battants de la porte.

-Tu es encore là ? dis - je bêtement.

-Ben, vous voyez.

-Qu'as-tu fait, toute la journée ?

-Je me suis promenée.

-Tu as mangé ?

-Non, mais ça ne fait rien.

-Tu ne peux pas continuer comme cela, voyons !

-...

Je voudrais être affectueuse. Elle se renferme dans le silence.

Je ne peux tout de même pas laisser cette malheureuse, là, sous mes fenêtres, sans nourriture, sans logis, et sans amour, car elle a sûrement besoin d'amour autant que de pain et de toit. Je monte rapidement chez moi. Je prépare un gros sandwich avec beaucoup de beurre, je choisis une belle orange et je redescends en vitesse. Pourvu qu'elle soit encore là !

Oui, elle est encore là mais non, elle ne veut rien ! Mon insistance n'obtient que refus répétés. Un peu blessée, je pose sur le bord de la fenêtre, derrière les barreaux, le sac en plastique dans lequel j'avais rangé les provisions.

-Tu mangeras quand tu auras faim !

-...

Les magasins ne sont pas encore fermés.

Je pousse la porte de la Librairie - Papeterie, en face de la bibliothèque. J'aime l'ambiance paisible de ce commerce dont je suis une habituée. Je choisis un roman au rayon des Nouveautés. Je devrais peut-être acheter un livre sur les « Exclus », au rayon des « Sciences Humaines ». Je parle à la Libraire de ma rencontre du jour. Sait - elle quelque chose sur cette jeune vagabonde ? Oui, elle est au courant :

-On la voit dans le quartier depuis quelque temps. Elle couche dans les couloirs d'immeubles, ici ou là. Puis elle change de rue. Des clients m'ont dit l'avoir vue du côté de la Guillotière il y a deux ou trois semaines.

Plusieurs personnes ont voulu l'aider mais elle refuse tout !

Je me dis que, peut - être, ces personnes n'ont pas su s'y prendre. Moi, je sais parler aux gens : dans les Affaires, c'est indispensable. J'ai toujours réussi à me faire entendre. Elle m'écouterà, il le faut.

La grosse Boulangère, elle aussi, connaît la jeune fille:

-Elle vient tous les matins. Je lui donne du pain de la veille, et du lait. Un litre de lait ! Oui, oui, elle accepte !

Me voilà presque jalouse puis confortée dans ma résolution: si cette malheureuse accepte le pain et le lait d'une simple boulangère, elle acceptera bien aussi quelque chose de moi.

Rentrée chez moi, je vois par la fenêtre la jeune fille en train de se faufiler à l'intérieur de l'ancienne Ferronnerie. Je crois jouer avec elle à un jeu de cache-cache. Je remets au lendemain l'application d'une stratégie plus efficace.

Dans la soirée je n'arrive pas à lire mon roman. La figure de l'adolescente énigmatique s'interpose entre le livre et moi. D'autre part, je dois bien m'avouer que les discussions avec les Délégués du Personnel ont tourné à mon désavantage. Pour la première fois ma gestion a été mise en cause, et je n'ai pas réussi à défendre mon point de vue. J'ai ressenti de l'hostilité contre ma personne. Je n'aime pas du tout cette défaite. Même après un long bain relaxant et l'application d'un masque de beauté, mon miroir ovale me renvoie l'image d'une femme fatiguée, aux traits tirés.

Je passe une mauvaise nuit. Le matin je fourre de nouveau dans un sac un pull-over bien chaud, presque neuf, un jean en bon état, un paquet de biscuits, une tablette de chocolat et, dans ma tête, beaucoup d'intentions généreuses.

Je retrouve ma protégée assise par terre, sous la fenêtre où sont encore mes provisions d'hier soir. La demoiselle sent toujours aussi mauvais.

-Tu fais comment, pour te laver ?

-Je vais dans « les local-poubelles » des immeubles. Vous savez, il y a des robinets, là. Ou bien dans les fontaines publiques, ça dépend...Oui, ici, dans la Ferronnerie, l'eau est coupée.

-Mais pourquoi ne vis-tu pas dans un Foyer ? Tu n'en connais pas ?

Elle ne répond rien.

-Au fait, comment t'appelles – tu ?

-Myriam.

-Tu n'as pas de famille, Myriam ?

-Si, mais ils me repoussent.

Cette phrase me fait mal. J'ai eu des parents qui m'aimaient. Moi, j'ai repoussé mon enfant au point de lui refuser la vie.

-Où habitent – ils, tes parents ?

-...

Je lui tends le sac avec les vêtements et les biscuits. C'est elle qui le repousse. Mes encouragements sont, encore une fois, sans effet. Je dois remporter mon offre.

La Coiffeuse, chez qui je passe pour faire rectifier mon chignon, m'affirme: ses parents, « des gens bien, » étaient là l'autre jour. Plusieurs personnes les ont vus. Ils ont parlé longuement avec leur fille, mais ils sont repartis sans elle. Elle a refusé de les suivre, dit-on.

Ce sont maintenant les parents que je plains. Mais peut-être sont-ils de mauvais parents? Des parents abusifs ou intolérants ou pires encore ? Peut-être sont-ils responsables de la déchéance de leur fille ? Je sais trop bien, hélas, que cela peut arriver dans n'importe quelle famille.

Le vent souffle d'ouest. Des nuages noirs traversent rapidement le ciel.

Les citadins autour de moi continuent leur va – et – vient banal, vont au travail ou à la Faculté. Personne dans la rue ne s'est inquiété d'une jeune fille en guenilles qu'une femme élégante voulait aider.

Malgré les rebuffades de Myriam, je ne veux pas me décourager. Je m'obstinerai. Je ne suis pas de celles qui renoncent.

A l'usine, aujourd'hui, l'ambiance est inhabituelle. Il y a des conciliabules, des discussions autour de la machine à café, des voix qui parlent fort à la cantine. Le ronronnement régulier des métiers ne parvient pas à étouffer un malaise général.

Je charge ma Secrétaire de trouver rapidement des adresses de Foyers d'accueil pour Myriam. Il faut absolument que je lui trouve un abri avant que le mauvais temps ne s'installe.

Les Délégués du Personnel demandent à me voir. Ils m'annoncent une grève à partir de mardi. Ma première grève.

En regagnant mon domicile j'aperçois Myriam appuyée contre la porte d'un immeuble, rue du Caire.

-Bonsoir, Myriam ! Il faudrait que tu voies une Assistante Sociale.

-Mais il y en a déjà une qui s'occupe de moi !

-Et je suppose que tu ne veux pas me dire qui c'est ?

-Non !

Je lui parle de mon Entreprise et lui laisse entendre que, si elle voulait s'engager dans une vie nouvelle, je pourrais l'aider en lui donnant du travail. Elle pose des questions pertinentes sur la fabrication des tissus mais ne relève pas ma proposition.

-Tiens, je t'ai apporté des adresses de Foyers. Ce serait mieux pour toi ! Je lui tends le papier. Elle le parcourt rapidement et me le rend :

-Je les connais tous !

Puis elle se réfugie à nouveau dans le mutisme. Le dialogue est terminé. Les leçons de la journée sont amères.

Myriam refuse la main que je lui tends. Elle a pourtant accepté celle de la Boulangère.

Myriam est belle, d'une jeune beauté animale et charnelle. Dans sa puanteur même elle affiche une fierté de bête sauvage. Elle porte sa crinière comme un lion porte la sienne. C'est une reine.

Myriam est intelligente. Elle a très bien compris ce qu'elle voulait savoir de la fabrication des tissus. Elle a su déjouer tranquillement tous mes plans et beaucoup d'autres, sans doute, pour conserver sa liberté.

Myriam est libre : elle ne demande rien à personne, ne doit rien à personne, n'obéit à personne.

Moi, j'ai besoin d'artifices pour me trouver belle. Je commande mais on ne m'obéit pas. Je veux sauver de la noyade mais on me rend ma bouée. Je me croyais indépendante mais la désaffection de Myriam et de mes Employés me laisse désemparée. Je trouve lourd mon secret. Je ne suis forte que si d'autres ont besoin de moi.

A partir de ce soir-là Myriam a disparu. Je l'ai cherchée partout mais ne l'ai pas trouvée. J'ai interrogé les commerçants, les voisins, les concierges, mais personne n'a pu m'aider.

Les passants ordinaires qui marchent dans mes rues sont, en apparence, lavés et assez bien vêtus. Ils se nourrissent, sans doute, quand ils le peuvent. Ils dorment dans un lit. Ou alors, ils cachent leur misère. Je souhaitais les connaître, mais sans vraiment le souhaiter toutefois car mon travail remplissait ma vie. J'ai connu la déroute professionnelle et j'ai connu Myriam. Pour ma profession, rien n'est encore perdu. Myriam, elle, était une tache dérangeante dans le tableau paisible de mon cadre de vie et dans le tableau blessé de mon paysage intérieur. J'ai voulu retoucher le tableau, effacer la tache, peindre à la place, à force de tendresse et de volonté, une jeune fille en fleur. J'ai échoué.

En interrogeant mon miroir biseauté, ce soir-là, c'est l'image de Myriam souillée que j'ai vue au centre, avec, tout autour, de petits lambeaux de moi.

## La mort du Platane

Depuis deux siècles, au moins, le platane « occupait » le centre de la cour. Il occupait, comme les « Occupants » occupaient la France pendant « l'Occupation. »

Il était là, avec toute sa puissance énorme et toute son insolence. Il s'imposait. Il prenait ses aises. Il propageait ses branches sans rencontrer de résistance, ses branches longues, lourdes, chargées de grandes feuilles épaisses d'un vert opaque. Il s'étalait. Les autres, (le massif de fleurs, la table de jardin, les chaises, et même les autres platanes) n'avaient qu'à se pousser. Il possédait le terrain. Il prenait tout pour lui : le vent frais, le chaud soleil d'été, et même les chants des oiseaux dans leurs nids, tout lui était dû. Comble du sans-gêne, il avait dernièrement réussi à éclater son tronc en deux pour augmenter son volume. Il avait aussi, sans doute, saisi et gardé pour lui bien des souvenirs de famille, et des secrets, aussi : les confidences des amoureux, les rires des enfants, les discussions des anciens, les querelles et les mots d'amour de plusieurs générations. Il y avait eu tant de repas joyeux partagés sous son ombre, de conversations amicales, de fêtes ou de tristesses...Et il était installé si près de la maison : l'été, par les fenêtres ouvertes, il entendait tout...Il pouvait presque pénétrer à l'intérieur par le bout de ses branches.

Il avait prospéré, le Platane, nourri de bonne terre et de beaucoup d'amour. On ne lui en voulait pas trop d'être aussi encombrant parce qu'il savait également donner du bonheur. Chaque année, dès qu'il le pouvait, c'est lui, l'arbre le plus ancien, qui annonçait aux habitants de la maison le retour du printemps : il savait pour cela fabriquer de petites feuilles d'un vert tendre et transparent. En été, il protégeait généreusement du soleil toutes les peaux fragiles. Il offrait un abri aux oiseaux, aux écureuils, aux abeilles, aux fourmis, à tout le petit peuple des insectes du jardin.

C'était un ami fidèle, toujours là, toujours prêt. Il était grand, fort, beau et puissant. C'était la Vie dans toute sa splendeur charnelle, sa générosité, son exubérance, sa fierté.

Il est mort d'avoir trop vécu. On l'a scié, trahi, assassiné.

Le voilà maintenant humilié, étendu de toute sa longueur (et Dieu sait si elle est longue) en travers de la cour. Il se venge de l'offense que lui ont faite les hommes : il occupe encore toute la surface cailloutée.

L'intérieur de sa chair est mouillé : il a pleuré, peut-être.

## La porte

Il arriva à la gare de Deauville, les mains dans les poches, tremblant un peu dans la fraîcheur du matin. Le tissu déjà usé de sa veste ne suffisait plus à le protéger du vent aigre de ce début d'automne. Et puis, il n'avait pas dormi. Il avait erré toute la nuit dans les rues de la petite ville dont les palaces commençaient à se vider. C'était la fin de la « saison ».

Il traversa le hall de la gare encore désert, atteignit le quai, et s'assit sur un banc en attendant le passage d'un train, ou peut-être quelque chose d'autre, un événement imprévu, une improbable conjoncture...

Il allait avoir quarante ans. Il se disait que c'était l'âge auquel on arrive au sommet de sa vie et d'où, avant de redescendre lentement, on peut avoir une vue générale du chemin parcouru. Avant quarante ans, on est encore sur la pente ascendante : encore un petit effort ou un peu de chance, et on y arrivera. On pourra encore se débrouiller pour atteindre (ou du moins approcher un peu) ce personnage fort, intelligent, courageux, que l'on rêvait d'être à dix-huit ans. Après, ce serait sans doute plus difficile... Déjà, à l'A N P E, on lui disait : « vous êtes trop vieux pour cet emploi » , « votre âge ne vous permet pas de vous inscrire à ce stage »...D'ailleurs, un stage, à quoi ça sert ? Il n'avait pas envie de faire un stage.

Quelques voyageurs arrivaient. Des gens normaux, apparemment, qui devaient se rendre à leur travail. Certains portaient une petite valise noire bien carrée, contenant leur ordinateur, ou peut-être leur casse-croûte de midi.

Lui, quand il faisait le bilan de sa vie...

Un grand frisson le glaça jusqu'au plus profond du corps.

Il pensa à son frère. Comme chaque fois, à l'évocation de son aîné, il fut submergé par le découragement. La conscience de sa propre faiblesse l'envahit. Son frère, lui, avait « réussi ». De deux ans plus âgé, il avait toujours été brillant en tout. Il avait accumulé sans effort tous les succès : élève doué à l'école, il avait obtenu facilement son diplôme d'ingénieur. Jeune homme beau et souriant, à l'aise avec les filles, il avait épousé une femme riche et élégante. Il avait des enfants superbes, une grande maison dans un quartier neuf, une voiture de luxe...Il était devenu un homme d'affaire avisé et reconnu.

Mais lui...Il se tassa un peu plus sur son banc. Le vent d'automne soufflait de plus en plus fort.

Lui, d'abord, il n'avait jamais aimé l'école. Il n'y pouvait rien ! Ses professeurs ne savaient pas s'y prendre avec lui, ils ne faisaient que lui crier après. Il préférait sécher les cours pour faire de la mobylette avec ses copains plutôt que de fayotter comme certains. Son frère avait bien essayé de l'aider, de le « prendre en mains », comme il disait ! De quoi se mêlait-il, celui-là ? Il était bien libre, non ?

Ses parents, c'était des bourges. Son père avait un bon boulot, lui aussi : il était depuis toujours, croyait-il, une sorte de « cadre » au Casino de Deauville. C'était un homme volontaire, qui ne revenait jamais sur ses décisions. Souvent il avait été dur avec lui, aussi avait-il préféré couper les ponts. Il s'entendait mieux avec sa mère : au moins, il appréciait sa discrétion. Elle ne le contraignait jamais. Et puis, elle était souvent malade. Elle n'avait point de santé. Il y avait longtemps, c'est vrai, qu'il n'était pas allé la voir.

Les voyageurs continuaient à arriver, de plus en plus nombreux, sur le quai venté de la gare. Certains prendraient la direction de Caen, d'autres celle de Paris, en passant par Lisieux.

Lisieux...Peut-être qu'il ferait bien d'y aller, pour demander à la Sainte... Mais non ! Voyons ! Toutes ces Bondieuseries, il n'y croyait plus ! Il n'y a rien de vrai, dans tout ça !

Le bilan de sa vie ? Nul. Négatif de A à Z. Zéro.

A 18 ans il avait commencé les petits boulots, pour se faire une expérience. Il avait d'abord travaillé dans un restaurant, comme aide-cuisinier. Mais éplucher des patates ou faire la plonge, ça ne lui plaisait pas. Il ne gagnait presque rien, et il avait des horaires impossibles. Alors il avait démissionné. Ensuite il avait trouvé une place d'Agent de sécurité dans une grande surface : il y avait eu des vols dans le magasin, et on l'avait accusé. Il était parti en Angleterre pour perfectionner son Anglais, ça peut toujours servir. Là-bas, il avait rencontré une fille bien, intelligente et gentille. Ils s'étaient mis ensemble. Ils avaient fait un enfant. Malheureusement le bébé était mort à la naissance. Alors il avait préféré revenir en France.

Un train entra en gare. C'était un petit train touristique, qui allait faire visiter la Normandie à quelques vacanciers. Une antique locomotive à vapeur tirait de vieux wagons. Le convoi s'immobilisa. Une porte se trouvait juste à sa hauteur, avec une poignée en cuivre qui brillait d'avoir été empoignée par tant de mains pendant tant d'années de service. Il appuya à son tour sur la poignée et grimpa les trois marches. Son estomac lui faisait mal.

A son retour en France, ç' avait été la galère : le chômage, la fin des Allocations d' Insertion...le R M I ...Il avait fini par accepter un nouveau petit boulot à mi-temps, sans intérêt. Mais ce qu'il gagnait était loin de suffire pour payer sa location, sa nourriture, l'électricité, la redevance télé, les réparations sur sa voiture d'occasion, et aussi, on en a besoin, quelques petites distractions. C'est à ce moment-là qu'il avait commencé à aller tenter sa chance au Casino. Après tout, c'était fait pour ça, le Casino ! Son père y travaillait bien ! Il n'y avait pas de mal à ça. C'était seulement aux machines à sous qu'il jouait, parce que là il pouvait avancer de toutes petites sommes, conformes à son budget. Souvent il perdait, mais parfois il gagnait, et il lui était arrivé de gagner gros. Alors, il s'était mis à jouer de plus en plus souvent.

Les crispations de son estomac devenaient insupportables. Il se leva de son siège et fit les cents pas dans le couloir. Il remarqua que la poignée de la porte était aussi brillante à l'intérieur qu'à l'extérieur. Au-dessus il y avait une petite plaque blanche avec des lettres noires : « Défense d'ouvrir cette porte avant l'arrêt complet du train. »

Quand il jouait, il oubliait. Il oubliait son enfant mort, son amie abandonnée, et tout le reste. La semaine dernière, il avait perdu tout son

argent disponible. Quelle importance ? Alors il avait vendu à de vagues copains tous les objets qu'il possédait : quelques meubles de rien, ses vêtements... Puis il avait mis dans sa poche une liasse de billets, le produit de sa vente. Il tenterait encore sa chance : cette fois serait sûrement la bonne... Il avait tout perdu.

On lui avait pourtant bien dit de ne pas ouvrir la porte. C'était écrit en lettres de deuil sur la petite plaque blanche.

Il posa la main sur la poignée brillante et se pencha en avant.

Le vent d'automne fit le reste.

## Le Coiffeur et la Statue

Tout le monde le connaissait à A. Il y était né et il avait pris la suite de son père : c'était le Coiffeur.

La boutique était située dans le centre actif du village , en bordure de la Route Nationale, juste en face de l'église. Ici les maisons n'étaient pas groupées autour d'une place principale, avec sa mairie, son école et son église, comme dans beaucoup de communes rurales : l'agglomération s'était étirée, depuis des siècles, au carrefour d'une ancienne voie romaine parallèle au Rhône et d'un large chemin qui la traversait et conduisait au fleuve. On savait, par les nombreux vestiges retrouvés dans les champs et les jardins, que l'empereur Auguste avait fondé là une petite ville, de part et d'autre du croisement. On avait exhumé des amphores, des pichets, des plats, des lampes à huile...Toute une époque depuis longtemps révolue vivait encore dans la mémoire des habitants de A. On l'avait même recréée dans un petit musée.

Maintenant, ce n'étaient plus des maisons aux pierres rondes et tuiles blondes qui encadraient les deux routes nationales : c'était de petits immeubles sans grâce, serrés au bord de l'étroit trottoir. On avait installé des signaux électriques pour mettre de l'ordre dans la circulation de trop nombreuses voitures. Malgré les risques d'accidents liés à ce trafic intense, le village avait gardé sa vocation commerciale. La pâtisserie était renommée dans toute la région pour ses galettes aux noix. On venait des cantons voisins s'approvisionner au supermarché, à la pharmacie, à la quincaillerie...ou se faire couper les cheveux chez le Coiffeur.

Le Coiffeur était un homme heureux.

Le Coiffeur aimait la conversation. Or, en maniant les ciseaux ou le rasoir, n'est-ce pas un devoir de politesse envers le client que de s'informer des dernières nouvelles de la famille, de la maladie du bambin, du rendement des maïs, des conséquences de la sécheresse ? ...La Politique tenait aussi une place importante dans ces discussions. Et encore les souvenirs d'une enfance partagée avec bon nombre des habitués.

Le Coiffeur était habile. On l'avait toujours vu dans le Salon. Dès l'âge de quatorze ans il avait appris le métier avec son père. On lui faisait confiance. La disposition du Salon, plutôt vaste, n'avait pas changé depuis cette époque. Toutefois les murs avaient été repeints, les miroirs ovales remplacés par de larges glaces panoramiques, les fauteuils en skai étaient récents, et l'éclairage au néon était moderne. C'était un Salon convenable, dont on sortait content de soi.

Le Coiffeur était sérieux. Il prenait un prix raisonnable. Il menait une vie rangée. Point de dépenses inutiles. Il ne fumait pas, n'allait jamais au Café. Il lavait et repassait lui-même le linge du Salon. Il prenait soin de sa boutique : il arrosait de temps en temps les plantes vertes, et changeait régulièrement l'eau de l'aquarium . Il économisait sa voiture et ses vêtements. Il économisait sur tout.

Car le Coiffeur avait une passion : les vestiges antiques.

Il avait fait sienne, dès son enfance, la gloire de son village. Sa ferveur avait été confortée par la construction du musée, preuve de l'importance de tous les débris trouvés dans les chemins. Il avait lu avec passion les informations archéologiques apposées dans les vitrines. Certes, ses connaissances n'allaient pas plus loin, mais lui suffisaient pour alimenter ses fantasmes. S'il trouvait sous ses pas un éclat de terre cuite, il le rapportait jalousement chez lui, essayant d'en deviner l'histoire. Sa collection était déjà importante.

Mais le Coiffeur avait aussi un rêve.

Dans la campagne proche de la petite agglomération s'élevait une élégante bâtisse bourgeoise du XVIIIème siècle que les gens avaient baptisée « château. » L'habitation, vaste, rectangulaire, avait en effet belle allure malgré son grave état d'abandon. Entourée d'une allée de graviers mêlés de mauvaises herbes, elle trônait au sommet d'une petite colline où la nature avait repris ses droits. De la façade lézardée, des plaques de crépi s'étaient détachées. Un volet battait au vent. A l'arrière, un vaste parc portait encore de grands arbres que personne ne taillait plus. Du portail d'entrée, on distinguait toujours, au milieu des broussailles, la trace d'une ancienne allée bordée de buis, et, sur la droite, les restes d'un petit massif de forme circulaire. Au milieu du cercle, un piédestal verdâtre supportait l'objet des désirs du Coiffeur : une statue.

Ce n'était pas une très grande statue, non, pas une statue monumentale. C'était une statue modeste. Elle était même un peu rongée par les intempéries, tout comme la maison. Les traits du visage étaient devenus un peu indistincts, le nez avait perdu de son relief, l'extrémité d'un doigt avait disparu. Le gris foncé de la surface était piqueté de petites taches jaunes.

De l'avis du Coiffeur, la statue était merveilleuse. Divinité antique, femme mythique, mystérieuse... il en était amoureux. Il était ému par le bras alangui qu'elle tendait vers le visiteur, par les longs cheveux qui semblaient couler sur ses épaules, par les plis de la robe doucement soulevés par le vent. Les petits seins pointus et fermes qui jaillissaient du drapé et le sourire, oh ! ce sourire, le bouleversaient.

On racontait que la statue avait été découverte au siècle dernier par le jardinier, quand le « château » était encore habité. Elle gisait, enfouie peu profondément dans le sol du potager. Le propriétaire des lieux, un riche Industriel, avait ordonné qu'elle soit délicatement exhumée et mise en valeur sur le piédestal. C'était, le Coiffeur n'en doutait pas, un souvenir des Romains, mais un souvenir particulièrement admirable et important.

Dans ses moments de loisir, le Coiffeur se rendait au « château » pour contempler une fois de plus et rendre hommage à sa belle.

Et voici quel était le rêve ancien et un peu fou du Coiffeur : réunir suffisamment d'argent pour pouvoir acquérir cette statue et l'installer

dans son salon. L'angle du fond, à droite, était spacieux et bien éclairé : il conviendrait parfaitement. Alors le Coiffeur pourrait chaque jour contempler son idole. Alors les voyageurs du monde entier qui circulaient sur la Route Nationale s'arrêteraient chez lui pour partager son enthousiasme. Alors il trouverait la félicité.

Le Coiffeur ne parlait à personne de ce projet. Il réservait la surprise à sa clientèle. Dans ce but, il portait chaque mois à la Caisse d'Épargne toutes ses économies. Une statue romaine, pensait-il, doit coûter très cher ! Surtout une pièce aussi remarquable !

Le Coiffeur avait maintenant réuni une somme substantielle. Le moment était venu, pensait-il, de rencontrer le Notaire afin de conclure l'opération avec les héritiers de l'ancien propriétaire, qui, les inconscients, ne semblaient pas se soucier de leur trésor ! Il se réjouissait à l'avance autant que d'autres rayonnent à l'approche de leur mariage.

La petite ville de A. n'était pas assez importante pour occuper un Notaire à temps complet. Un officier public y tenait une permanence seulement deux matinées par semaine. Le Coiffeur se rendit devant la porte de l'Office, muni d'un papier et d'un crayon, pour noter les jours et heures auxquels la cérémonie pourrait avoir lieu.

Puis il continua sa marche en direction du « château ». Il y avait quelque temps déjà qu'il n'avait pas rendu visite à sa bien-aimée.

A mesure qu'il s'en approchait, des sons inquiétants parvenaient à ses oreilles : comme un ronflement de moteur, accompagné de coups irréguliers. Une voix d'homme semblait hurler des ordres. Un bruit de pierres écroulées le remplit d'angoisse. Il pressa le pas.

Au détour du chemin, il eut la confirmation du désastre : un bulldozer, entouré de cinq ou six hommes casqués, avait entrepris la démolition de la maison, et avait déjà jeté à terre, sans égards, la statue vénérée . La déesse gisait, éparpillée en mille fragments lamentables. Pire : on voyait des brins de fil de fer, squelette ridicule, s'échapper du joli visage fendu en deux, des bras adorables, et même des pieds menus...L'immortelle était morte et, en mourant, elle avait révélé son imposture : son corps n'était pas de marbre précieux, et ses muscles tenaient entre eux par des bouts de ficelle ! Elle n'était pas le vénérable objet d'art dont elle avait l'apparence, mais seulement une copie sans dignité.

Humilié, le Coiffeur s'assit sur une grosse pierre et retint ses larmes.

« Heureusement », se dit-il, « que je n'en ai parlé à personne ! »

Alger, 1955

Yvon était un petit garçon malicieux, vif, joyeux, aux cheveux blonds, aux doux yeux bruns veloutés. Il n'aimait pas trop l'école, mais les jeux de la plage, ah ! quel bonheur ! Courir dans le sable à toute vitesse pour se jeter dans les vagues fraîches et remuantes ! Marcher à reculons sur le ponton jusqu'à son extrémité et tomber dans l'eau à la renverse, pour montrer à sa petite copine Djamila qu'il n'avait pas peur ! Se promener avec elle sur les rochers, à la recherche de petits crabes dont il remplirait son seau à pâtés. Rapporter les crabes à la maison, et les déverser sur le tapis du salon, pour la plus grande indignation de sa mère !

C'était le temps d'avant...

Les parents étaient indulgents, car heureux ...

Son grand frère et sa grande sœur amenaient à la maison des bandes de copains et copines. On y organisait des fêtes, des « boums »...Il y avait de la musique, des danses, du champagne. Yvon se faufilait à travers les couples de danseurs, tournoyait un moment, puis finissait par s'endormir sur le canapé du salon sans plus entendre la musique de l'électrophone. C'était le temps d'avant...

L'instant d'après, c'était les attentats, les explosions de grenades, les blessés, les morts, les soldats, les tanks dans la rue, la folie meurtrière, la peur, la terreur, l'horreur... Le grand frère d'Yvon parti on ne savait où, un fusil à la main. Le père de Djamila tué par un homme habillé en soldat français. Cet homme, habillé en soldat français, devenu fou d'avoir tué, et désirant tuer encore, tuer toujours pour oublier...

Et le petit garçon n'y comprenant plus rien : le voisin devenu l'ennemi, l'ami devenu l'assassin.

Et les pleurs, les cris, la violence, la tristesse dans la maison d'à côté, dans celle d'après, dans toute la rue, dans tout le quartier...

Les parents d'Yvon écoutaient des discours à la radio. On était sans nouvelles du grand frère. Plus de rires, plus de chants dans la maison. Pourtant, dehors, le soleil brillait encore tous les jours. La plage était toujours aussi belle, mais les parents défendaient d'y aller. Yvon ne voyait plus Djamila. Mais les bougainvilliers fleurissaient encore dans les jardins. Les palmiers produisaient beaucoup de dattes cette année.

Un jour, on sut que le grand frère était mort.

Les parents remplirent beaucoup de valises, de cartons.

Yvon, sa sœur et ses parents prirent un taxi pour se rendre au port. Tous les paquets eurent du mal à trouver place dans la voiture. Sur le quai, c'était la bousculade dans une fête de larmes. La peur de perdre une valise, de perdre un parent... Tout ce monde était perdu. L'espoir embrouillait le chagrin.

Enfin ce fut l'arrivée en Ardèche : un climat doux, frais, du vert, des sapins...  
Une vie inconnue commençait.

## La mort du Platane

Depuis deux siècles, peut-être, le platane « occupait » le centre de la cour. Il occupait, comme les « Occupants » occupaient la France pendant « l'Occupation. »

Il était là, avec toute sa puissance énorme et toute son insolence. Il s'imposait. Il prenait ses aises. Il propageait ses branches sans rencontrer de résistance, ses branches longues, lourdes, chargées de grandes feuilles épaisses d'un vert opaque. Il s'étalait. Les autres, (le massif de fleurs, la table de jardin, les chaises, et même les autres platanes) n'avaient qu'à se pousser. Il possédait le terrain. Il prenait tout pour lui : le vent frais, le chaud soleil d'été, et même les chants des oiseaux dans leurs nids, tout lui était dû. Comble du sans-gêne, il avait dernièrement réussi à éclater son tronc en deux pour augmenter son volume.

Il avait aussi, sans doute, saisi et gardé pour lui bien des souvenirs de famille, et des secrets, aussi : les confidences des amoureux, les rires des enfants, les discussions des anciens, les querelles et les mots d'amour de plusieurs générations. Il y avait eu tant de repas joyeux partagés sous son ombre, de conversations amicales, de fêtes ou de tristesses...Et il était installé si près de la maison : l'été, par les fenêtres ouvertes, il entendait tout...Il pouvait presque pénétrer à l'intérieur par le bout de ses branches.

Il avait prospéré, le Platane, nourri de bonne terre et de beaucoup d'amour. On ne lui en voulait pas trop d'être aussi encombrant parce qu'il savait également donner du bonheur. Chaque année, dès qu'il le pouvait, c'est lui, l'arbre le plus ancien, qui annonçait aux habitants de la maison le retour du printemps : il savait pour cela fabriquer de petites feuilles d'un vert tendre et transparent. En été, il protégeait généreusement du soleil toutes les peaux fragiles. Il offrait un abri aux oiseaux, aux écureuils, aux abeilles, aux fourmis, à tout le petit peuple des insectes du jardin.

C'était un ami fidèle, toujours là, toujours prêt. Il était grand, fort, beau et puissant. C'était la Vie dans toute sa splendeur charnelle, sa générosité, son exubérance, sa fierté.

Il est mort d'avoir trop vécu. On l'a scié, trahi, assassiné.

Le voilà maintenant humilié, étendu de toute sa longueur (et Dieu sait si elle est longue) en travers de la cour. Il se venge de l'offense que lui ont faite les hommes : il occupe encore toute la surface cailloutée.

L'intérieur de sa chair est mouillé : il a pleuré, peut-être.

Comptes et mécomptes

A l'encontre des comtes et des conteurs, le petit monsieur comptait. On aurait pu compter ses cheveux sur son crâne blanchi par les rayons de la pleine lune, car le petit monsieur comptait surtout la nuit devant sa bougie allumée. Il enfilait alors sa vieille robe de chambre, glissait un coussin sous ses maigres fesses, ajustait son pince-nez et fourrait partout ce nez pointu mais point méchant. Il ne comptait que sur lui-même pour exécuter ce travail accablant : de nos jours, vous le savez bien, on ne peut compter sur personne ! C'était contraignant mais en fin de compte il y trouvait son compte. Il pesait le pour et le contre, le débit et le crédit, les pertes et les profits. Il arbitrait pour son compte les conflits. Il séparait les adversaires. Il soupesait les grandes et les petites affaires. Bref il prenait de l'intérêt à tout ce qui se passait dans la circonscription. Il opérait en secret et ne rendait compte à quiconque de son bilan. Son bénéfice était dans la satisfaction d'avoir un compte rond. Mais que comptait-il donc ? me direz-vous.

Tout. Le petit monsieur comptait tout. Car dans la vie, voyez-vous, tout compte. Dieu lui-même n'a-t-il pas compté sept jours, puis douze tribus d'Israël, douze apôtres et quarante jours au désert sans oublier soixante-dix-sept fois sept fois ? Le grand Saint Pierre n'a-t-il pas lui aussi son volumineux Livre de Comptes ? Les Mathématiques ne sont-elles pas la science du Tout et de la Partie ? Ne sont-elles pas la Science des Sciences ? Alors le petit monsieur comptait avec application, divinement et dévotement. Chaque soir il relevait sur son carnet à souches, de sa petite écriture en pattes de mouches, tout ce qui avait compté dans sa journée. En fin d'exercice il recopiait en partie double les virements, les excédents, les échéances et les balances, les inventaires et les frais bancaires...

Il comptait les heures et les jours, les kilomètres-heures et les jours enfuis, les gouttes de pluie et les étoiles aussi Il comptait les points et les coups, les coups de cœur et les coups de foudre. Il comptait les amis disparus et les bébés nouveau-nés, les bandits condamnés et les vies sauvées, les banques braquées et les musiciens en tournée. Il comptait les fleurs sur le cerisier, les oiseaux du ciel dans le vent d'orage, les filles à marier, les mères-courage, les mots assassins, les rires enfantins, les guerres intimes et les paix infimes...

Il était l'heureux receveur et le percepteur de tous ces trésors. Il gardait le tout enfermé dans son coffre-for intérieur, soigneusement, amoureuxment.

Le comptable rêveur avait pour son malheur une moitié comteuse mais de l'espèce querelleuse. Un matin qu'en se levant elle avait mis son pied gauche à la place de son pied droit à cause d'une nuit passée seule dans son lit, sévèrement elle jeta sur le crâne démunie de l'époux marié une grosse liasse de gronderies. Certaines, hélas, valaient bien leur pesant de diamant. Le choc fut douloureux. Il en fut ébranlé. Le contentieux était sérieux et méritait qu'on s'y attarde.

-« Et moi, alors, je compte pour du beurre? cria-t-elle, enflammée.

« Et pourtant :

« Je ne compte plus les chaussettes reprises, les boutons recousus, les cache-nez tricotés ... Je ne compte plus les pantoufles rangées, les

chemises repassées, les courses au marché, les soupes mijotées, les sauces mitonnées, les rôtis braisés... les carreaux balayés, les vaisselles lavées... »

Et la plaignante d'ajouter :

-« J'en ai assez d'être laissée pour compte...

...assez de ton indifférence, de tes silences ,

...tes maniaqueries, tes mesquineries,

...et mes anniversaires oubliés, ...

...et mes soirées gâchées grâce à tes chers compères du comptoir d'en face,

...et mes nuits esseulée dans un lit désert cependant qu'assis devant ta bougie tu comptes, nez en l'air, les papillons de nuit voltigeant au plafond.

« Mais la partie est terminée. Les jeux sont faits, rien ne va plus. Tu as perdu. Ne compte plus sur moi pour compter tes gouttes et tes comprimés, te poser des ventouses et masser tes douleurs! Ne compte plus sur moi pour chauffer ton café, vider ton cendrier et retrouver tes clés, pour inviter ta mère et cacher ta misère. J' ai eu mon compte ! A toi de banquer maintenant. »

C'était un peu vulgaire, mais bien balancé.

Coupable et déconfit, le petit monsieur n'avait pas escompté cette comptine conjugale ! Pas plus dans ses carnets à souches journaliers que dans ses grands livres en papier réglé il n'avait –grave oubli –prévu une ligne pour les débits et les crédits du commerce matrimonial . Rien n'était dit à ce sujet dans le contrat de mariage ! Il se découvrait tout à coup endetté d'une énorme somme de légères attentions, de petits mots doux, de délicats présents, de...il ne savait pas, lui !...On ne lui avait pas appris. Son bilan amoureux était en faillite. Mais comment rembourser autant de créances, tant de défaillances ? Il n'avait souscrit aucune Garantie contre cette sorte d'incendie.

Alors il déposa dans une valise en carton bouilli son bonheur perdu, ses livres de comptes et sa bougie. D'un pas mal assuré, il s'en alla compter ailleurs.

### Le tableau de grand-père

Quand on revient d'un lointain pays, on aime montrer à ses amis les photos qu'on a rapportées. On partage alors avec plaisir les découvertes qu'on a faites, la nature, les monuments, les gens...On revit son parcours en imagination, en rêve.

Moi, j'ai envie de vous raconter un voyage que j'ai fait dans un tableau. C'est un tableau que j'ai accroché chez moi, dans l'entrée, afin de le voir souvent. Je le vois tous les jours, il appartient à mon environnement familial, et à ma vie quotidienne. Il fait partie de moi. Ce tableau me vient de mon grand-père. J'en ai hérité après sa mort, il y a près de quarante ans. Il est de dimensions modestes : 35 x 25 cm environ. Mais pour moi il contient tout un monde.

Ce n'est pas un portrait de mon grand-père, non : c'est le dessin d'une paisible ferme, avec écurie, grange, poules, chien, et fermière. Tout cela est peint à l'huile sur toile, et entouré d'un cadre doré, très simple. Ce tableau ne représente rien que je connaisse de mon grand-père . Il vivait à la ville, et n'a jamais possédé de ferme semblable à celle-ci. Il n'a, autant que je sache, jamais passé de « vacances à la ferme, » ni connu de paysans susceptibles de l'accueillir dans un tel endroit. Ce n'est pas lui qui a peint ce tableau : il était amateur de peinture, mais ne peignait pas lui-même. Cette œuvre n'est pas signée d'un peintre renommé, et n'a pas une grande valeur marchande.

Mais c'est mon grand-père qui l'a acheté, et s'il l'a acheté, c'est qu'il lui plaisait. Pourquoi lui plaisait-il ? Peut-être aurait-il aimé y habiter ?

J'ai voulu entrer dans le tableau pour y retrouver grand-père.

L'exploitation, probablement assez prospère, comporte plusieurs bâtiments qui semblent robustes : à gauche, une maison d'habitation à un étage, aux murs épais si j'en crois la profondeur des fenêtres ,à la toiture sombre , peut-être de l'ardoise, ou du chaume. La maison se prolonge par des constructions un peu floues sur lesquelles s'appuie un tas de bois . Un chien noir dort au soleil devant le tas de bois. A droite, ce qui semble être une étable, ou une écurie, de même solidité apparente. Au fond, une maisonnette plus petite, à usage incertain. La porte de l'habitation est ouverte. Sur le seuil se tient une femme en longue robe brune, avec coiffe blanche et tablier blanc. A sa gauche, un rosier grimpant accroche au mur de minuscules touches d'un rouge violent. A sa droite, la niche du chien, puis un banc de pierre sous la fenêtre. Un peu plus loin, un arbuste d'un vert tendre, et pas encore très haut. Devant la maison, un coq noir à crête cramoisie et une poule grise picorent sur un tas de fumier. Au fond de la cour, un arbre délicat, un tilleul peut-être, s'épanouit en deux troncs. Ses feuilles sont argentées. Le domaine n'est pas fermé. On ne distingue aucune clôture. A l'horizon, pas de montagne ni même de colline : seul le vert sombre d'une lointaine forêt sépare le ciel du sol. Nous sommes au milieu d'une large plaine, dans la Beauce, sans doute. En tous cas, dans un lieu vaste et libre. Le terrain bien aplani offre plusieurs tons d'ocre. Le ciel, d'un bleu pâle teinté de rose, semble léger. On respire un air doux. La fermière et les animaux sont paisibles. L'harmonie de la scène est à peine troublée par les deux petites taches rouges que lâchent les roses et la crête du coq : comme deux fines gouttes de pluie qui tomberaient sur l'eau calme d'une marre , ne la troublant qu'un court instant. Ici, tout est ordonné, tranquille, accueillant. L'existence y est simple et immuable.

La femme s'écarte de la porte. J'entre dans la cuisine au sol de terre battue. La pièce est sombre, car la fenêtre est petite. Les yeux encore éblouis par le soleil extérieur, je distingue cependant un long banc de bois posé devant une table. Je m'y assois. La fermière est entrée derrière moi. Elle me sert un grand verre d'eau fraîche.

Et je découvre là, assis dans un fauteuil à bascule, près de la fenêtre, mon grand-père qui lit un journal.

Je suis surprise, mais lui ne paraît pas étonné de me voir. Il continue un peu sa lecture. Il a toujours été plutôt réservé avec moi, gardant ses distances. La bonne éducation, du temps que j'étais petite, voulait que les membres masculins de la maisonnée ne soient pas trop familiers avec les enfants. Il ne va pas faire toute une histoire parce que je viens le

voir ! Son beau regard bleu clair, protégé par ses grosses lunettes à montures d'écaille, reste donc fixé sur la page. Les nouvelles du monde des vivants sont sans doute plus importantes que moi, cette gamine qui autrefois vivait à ses côtés. J'attends, silencieusement.

Il est arrivé à la fin de son article. Il replie succinctement le quotidien, enlève ses lunettes, pose le tout sur le rebord de la fenêtre.

- Alors, te voilà, toi ? D'où viens-tu, comme ça ?

Il a toujours son accent parisien et son intonation légèrement moqueuse. Surtout, pas d'attendrissement ! Ne pas montrer mon émotion. Il n'aimerait pas.

Et en effet, d'où est-ce que je viens, et comment suis-je arrivée là ? Je ne saurais le dire.

- J'avais envie de te voir...

La fermière va et vient en silence dans la grande pièce. Ses sabots glissent sans bruit sur le sol. Elle ranime le feu dans la cheminée où de la soupe cuit dans un chaudron. Elle prend sur une étagère un grand saladier en terre, et y casse des œufs pour l'omelette. Un chat orange se faufile entre ses jambes.

Grand-père se balance un peu dans son fauteuil.

Par la porte restée ouverte, je vois le fermier qui traverse la cour, portant un seau d'eau. Le chien court joyeusement autour de lui en aboyant d'une voix feutrée. Un troupeau d'oies défile silencieusement en se dandinant, et renvoie des éclats de soleil dans la cuisine sombre.

-As-tu réussi à tes examens ?

-Oui. J'ai même eu une mention. C'était il y a longtemps ! Maintenant, c'est à mon tour d'avoir des petits-enfants...Il faudra que je leur raconte comment je t'ai revu...

Lui, il ne m'a jamais rien raconté. Mais que ne m'a-t-il pas appris ?

-Ah!... Qui as-tu épousé ? Parle-moi de ton mari.

Pendant que je lui rends compte de mon existence, il fume longuement sa pipe, comme autrefois. Quelques brins de tabac sont tombés sur son gilet pourtant impeccable. Son regard bleu ne me quitte pas ma personne. Il juge, il jauge, il soupèse ma vie, il ne veut pas donner à la légère son approbation. Mais je sais que son silence vaut un consentement. Je sens son sourire intérieur.

-J'espère que tu prends bien soin de mes livres.

J'ai honte d'en avoir vendu plusieurs, que je trouvais démodés et ennuyeux. Je n'ose pas le lui dire.

-Je ne les ai pas tous lus. J'ai aussi chez moi plusieurs de tes tableaux. Celui-ci est mon préféré.

Ce tableau ne ressemble pourtant pas à grand-père.

Grand-père était un citadin riche, élégant, amateur d'art, de jolies femmes et d'amitiés. Voyageur infatigable, sa vie s'est déroulée dans les villes et dans le commerce des gens. Elle a été pleine d'événements et de rebondissements. Un esprit libre et original.

Dans mon tableau il a choisi la liberté mais aussi le retrait du monde, la simplicité contraire au luxe qu'il aimait, la douceur de vivre au lieu de l'agitation, la vie campagnarde au lieu de la vie parisienne...

-Pourquoi as-tu choisi ce tableau pour y vivre ton éternité ?

A ce moment ma vue se brouille.

Le sol de terre battue, la longue table en chêne, la cheminée, la fermière et grand-père, tout ce spectacle devient plat et lisse comme une toile

peinte à l'huile. Il y a même des craquelures sur l'embrasure de la porte et la glaise de la cour.

### Un fait divers

Il y a la pluie qui tombe à seaux depuis vingt-quatre heures sur le village. Nous sommes en juin et pourtant il fait froid.

Il y a beaucoup de monde dans le bistrot où je me suis réfugiée. L'établissement communique avec la Boulangerie. « Café-Boulangerie », c'est l'enseigne. Un parfum de pain de campagne bien cuit se mêle à l'odeur acidulée des vêtements mouillés des clients. Il y a beaucoup de clients qui entrent et sortent. La vie continue, il faut bien acheter son pain, ou se réchauffer un moment au Café.

Il y a l'angoisse épaisse comme un brouillard qui enveloppe tous ces gens.

Il y a un caniche blanc qui se promène entre les tables, flaire des jambes puis va se coucher en rond dans son panier, sur l'estrade, à côté du comptoir.

Il y a le brouhaha sur fond de musique ringarde diffusée par un transistor.

Mon Rédacteur en Chef m'a envoyée dans cette bourgade touristique du Vercors pour un reportage sur les événements qui depuis deux jours bouleversent la France entière. Les journalistes sont nombreux : ils tendent devant les visages des passants leurs micros, drôles de citrons jaunes ou noirs. Il y a les Radios avec leurs camionnettes et les télévisions dans des camions. La Place est envahie de véhicules, de fils et de câbles qui courent à terre, et de gens qui s'affairent en tous sens. Il y a aussi les gendarmes qui vont et viennent mais ne s'attardent guère pour répondre aux curieux : « Non, rien de nouveau ».

Deux enfants ont disparu depuis leur sortie de l'école, avant-hier en fin d'après-midi. Deux nuits et un long jour de recherches, en vain. Un garçon de sept ans et une petite fille de six ans.

Je commande à la grosse dame du bar un chocolat bien chaud.

« Ils étaient grands amis, ces gosses », commente la serveuse, à la cantonade. « On les voyait toujours ensemble, dans la cour de récréation comme dans le village. Des inséparables. Les parents ? Ils habitent deux fermes voisines, là-bas, à la sortie du bourg. » Elle tend le menton vers la droite. Elle se redresse, sa poitrine généreuse gonfle un peu plus la blouse épanouie.

« Les familles sont effondrées, vous pensez ! Les deux pères ont participé au ratissage de la forêt, ils y sont encore, je crois. Les mamans, les pauvres... On ne sait plus que leur dire... »

L'horloge de l'église sonne dix heures. De ma table, à travers les vitres embuées, j'ai une vue panoramique du village. Il y a un coq sur le clocher. Les maisons ont des toits à deux pans, en ardoise, bordés de lauzes, ornées d'un pignon de pierre. Le pignon, croyait-on autrefois, éloignait les esprits malfaisants. Les balcons en bois sculpté sont chargés de géraniums rouges. Je vois partout des fleurs mouillées : dans des pots, dans des jardinières, devant les magasins, aux coins des trottoirs, sur le bord des fenêtres. Les fleurs pleurent le malheur des hommes.

Deux villageois trempés, visiblement épuisés, poussent la porte du bistrot, qui tinte d'un son clair. Ils s'asseyent lourdement à côté de moi, commandent deux cafés

« On a fouillé toute la forêt jusqu'à la rivière. On est au moins cent hommes. Les gendarmes ont quatre chiens. Rien. C'est dur. Les petits sont peut-être tombés dans la combe du Furan ! Ou dans une faille. Ici, le sol est si plein de trous!...Ou alors... »

Le petit chien blanc quitte sa corbeille, fait un tour entre les tables, vient se frotter à mes jambes. Il devine que j'aime les bêtes.

Il y a les deux hommes qui hochent la tête. Il y a les sous-entendus.

En face de moi, au bord de la route, il y a un panneau publicitaire du Syndicat d'Initiative. Mal protégée par un grillage, une affiche délavée montre un clown hilare : un petit cirque ambulant est en effet installé dans un pré, près d'ici. Ce matin, en sortant de mon hôtel, j'ai remarqué ce spectacle insolite: un chameau attaché à un poteau et supportant avec résignation le déluge auquel ses origines ne l'avaient pas préparé. Un âne maigre lui tenait compagnie. Le clown est un mauvais maître.

Des murmures, des allusions s'échappent.

« Ces gens du cirque, on ne les connaît pas ! D'ailleurs les gendarmes les ont tous interrogés hier, à tour de rôle. Ils ont relâché tout le monde mais...Des nomades ! »

La pluie s'arrête enfin. Je paie ma consommation et sors du Café. Sur la place le soleil revenu attire de plus en plus de monde.

Il y a les touristes, que l'on reconnaît au chic de leur tenue . Ils viennent aux nouvelles, heureux, au fond, de se trouver là , jouissant secrètement de l'émotion provoquée par ce fait divers. Dans la grisaille et l'ennui de ces jours pluvieux, c'est une diversion, une triste histoire, diront-ils à leurs amis, mais au moins ils auront quelque chose à raconter. Peut-être même qu'un journaliste leur demandera leurs impressions, et qu'on verra leurs visages ce soir au journal de vingt heures ! Ils se promènent nonchalamment, examinent les matériels installés par les Médias, font semblant de regarder les vitrines des magasins de souvenirs, achètent des cartes postales pour passer le temps, ne se résignent pas à regagner leurs locations meublées.

Il y a aussi les gens du pays. Ceux-là se connaissent et se parlent.. Les conversations sont tristes. Les mines sont défaites . Des femmes se signent, essuient une larme. Des hommes courbent le dos, laissant tomber le long de leurs corps leurs mains calleuses, inutiles.

Je dois faire mon travail. J'aborde un petit groupe, je me présente et j'écoute.

On est de plus en plus inquiet.

J'apprends que les pères ont craqué : on les a ramenés chez eux , tous les deux, les nerfs brisés. Les deux familles se tiennent maintenant immobiles dans leurs deux maisons voisines. Des parents venus de loin

ont investi les deux logis. Ils font de la soupe et essayent de trouver des mots d'espoir. Monsieur le Maire et Monsieur le Curé sont également venus apporter leur soutien. « Il faut attendre. Ne perdez pas confiance ! » Attendre. La grand-mère, qui n'a plus toute sa tête, a pris un malaise.

J'aperçois le chapiteau du cirque, alourdi par l'eau de pluie. Présence incongrue dans ce lieu, maintenant. Les gendarmes auraient-ils interdit au clown hilare de poursuivre son voyage ? Je me rends au Syndicat d'initiative. On me dit que non, que la tournée était bien prévue pour une semaine.

Je pousse jusqu'aux deux maisons des enfants. Je ne me permets pas d'entrer mais j'aperçois dans la cour, par les portails grands ouverts, des traces de bonheur : deux petits vélos garés contre un mur, à l'abri d'un auvent. Un ballon rouge. Un landau de poupée, rose, sous la grange. Je questionne dans son magasin la dernière personne à avoir vu les enfants : la marchande de Journaux, Cartes postales, Bazard. Elle vend aussi des babioles bon marché pour sa jeune clientèle : petits jouets, colliers de bonbons, autos miniature... Le soir de leur disparition, après la classe, le garçon a vidé chez elle son porte-monnaie. Il a acheté deux bagues toute simples, sans ornement, les moins chères. Il a voulu aussi un paquet de biscuits chocolatés : il y en a toujours quelques-uns en réserve sur un présentoir.

La commerçante s'attendrit : elle était touchante, l'affection de ces deux innocents l'un pour l'autre.

Il y a le soleil, brillant à nouveau sur le village. Pourtant les pensées sont de plus en plus sombres. Les recherches continuent grâce à de nombreux volontaires poussés par un élan de compassion. On explore la forêt, les grottes, nombreuses par ici, le torrent, mais aussi les alpages et les bories. On n'en peut plus d'attendre. On se force à garder espoir : on ne peut pas vivre comme ça, sans savoir. Ce n'est plus possible. On va les retrouver, c'est sûr ! Mais on s'effondre : dans quelques heures cela fera trois jours, trois jours entiers que ces enfants – nos enfants – auront disparu.

On va les retrouver. Ou alors, il faut un coupable. Un coupable, cela soulagerait. On pourrait trouver des raisons, des explications à ce néant, à ce vide qui asphyxie. On ne peut pas vivre dans le rien. Le souffle vous manque.

Malgré soi on se met en quête d'un coupable. Pour l'instant, les gens du Cirque sont hors de cause. Peut-être un touriste ? Ou même un habitant du pays ? Et d'aucuns cherchent dans leur mémoire. De vieilles rancunes renaissent. Et si c'était... ? Des soupçons informulés empoisonnent les esprits. On se croise sans se regarder. On n'ose pas parler, et on a tellement envie de parler...

Dans le secret de leur bureau, il y a les gendarmes qui écoutent, un à un, tous ceux qui se présentent.

Au pied des pistes de ski, inutilisées en cette saison, les perches des remonte-pente, mises en tas, sont comme des amas d'ossements noircis. Le vent du Nord s'est levé. Deux avions à réaction passent très près des montagnes, frisant la catastrophe.

Il y a dans une maison une grand-mère folle. Elle va et vient et lève les bras au ciel. Elle crie qu'on lui a volé sa couronne de mariée, là, sur la commode de sa chambre, sous la cloche en verre. Elle l'a sans doute

rangée dans un tiroir, comme d'habitude . Elle accuse stupidement sa fille de ce vol. Elle réclame son bien . On ne l'écoute pas.  
Mon Rédacteur en Chef m'a rappelée à Paris. Cela fait maintenant dix jours que les enfants ont disparu. Je lis sous la plume de mes confrères : deux promeneurs ont retrouvé les corps, par hasard, au fond de la forêt. Les deux cartables à bretelles gisaient à proximité. Ils contenaient les vêtements d'école. Les goûters ont disparu, l'emballage en papier est introuvable. Le garçon était revêtu de la belle chemise blanche qu'on lui avait achetée pour le mariage de son cousin. La petite fille avait enfilé un grand chemisier blanc trouvé dans la garde-robe de sa mère. La couronne de mariée était tombée de sa tête, sur les feuilles mortes. Ils portaient chacun une petite bague à l'annulaire gauche. Ils se tenaient tendrement enlacés.

Fin

Extraits du livre homonyme,  
Publié aux Ed. Bellier, Lyon, en 2005  
Françoise Rotteleur  
e-mail:  
guy.rotteleur@orange.fr